Le journal

Je viens de vivre un de ces instants qui semble durer une éternité. Depuis combien de temps suis-je resté ainsi assis, à écouter résonner en moi ces quelques secondes qui viennent de bouleverser ma vie ? Tout a commencé il y a dix ans, lorsque je suis tombé amoureux pour la première fois. Je n'étais alors qu'un jeune homme. Pensez-vous qu'on puisse s'éprendre de quelqu'un sans même le rencontrer ? Ça m'est arrivé, pourtant. On dit « tomber amoureux ». Comme pour souligner que c'est quelque chose que l'on ne choisit pas. Ça vous surprend un matin, comme on gagne au loto, comme un virus qui s'empare de votre raison. C'était un samedi, je me souviens de ce jour-là dans ses moindres détails. Je jouais avec mon voisin dans la cour de l'immeuble. Le panier de basket était au fil des ans devenu notre alibi pour nous retrouver et échanger sur le monde. Il s'est mis à pleuvoir. Une pluie torrentielle, de celles qui arrivent sans crier gare et qui cessent aussitôt. Trempés, nous regardions, à l'abri du porche, les gouttes ruisseler sur les pavés, surpris d'un tel changement d'humeur du ciel, quand un grand coup de vent fit rouler le ballon à quelques mètres de là. Mon regard fut alors attiré par une sorte de cahier qui se trouvait dans la poubelle. Sa couverture s'était parée de plusieurs couleurs : la pluie et d'autres déchets s'y étaient mêlés à une inscription, formant un étrange dessin, qui me faisait penser aux taches d'encre des tests de Rorschach, dont les psy usent dans les films pour identifier un esprit déviant… L'idée me fit rire et je me tournais vers Tom pour l'interroger sur ce que cette tâche lui évoquait. Tom était toujours partant pour donner le change à mon imagination débordante. Nous étions sur la même longueur d'onde, nous nous comprenions entre deux mots sans avoir besoin de finir nos phrases. Enfants les gens nous croyaient télépathes, ou nous disaient jumeaux, ce dont nous nous amusions. Mais là … « Laisse tomber », me dit-il en s'éloignant, me laissant interdit dans le silence revenu avec la fin de l'averse. Je n'aurais sans doute pas porté plus d'attention à ce cahier s'il s'était contenté de me répondre sur le ton de la plaisanterie qu'il y voyait son reste de pizza d'hier soir, le nez de la Joconde ou la partition de la troisième sonate pour violon et piano de Brahms, mais sa réponse me paraissait trop lapidaire de la part de quelqu'un qui avait l'habitude de faire passer ses messages sur le ton de l'humour, et retournait de la sorte n'importe quelle situation à son avantage. Je l'admirais beaucoup pour ça, c'était même quelque chose que j'avais appris à son contact avec le temps : l'humour, ce n'était pas simplement un regard particulier sur le monde, mais aussi un outil pour se créer un univers plus accueillant, en désamorçant les conflits. Alors j'ai voulu insister. Contrairement à lui, je provoque, quand je sens une faiblesse, je ne peux m'empêcher de la mettre sur le tapis, quitte à susciter une réaction agressive. Face à ce qui semble emmurer une personne, je préfère dire ouvertement que me taire ou déguiser mon propos. Je me suis saisi du cahier. Il contenait des pages manuscrites, abimées mais lisibles. Il y avait là, page après page, plusieurs années d'une vie. Quand j'ai relevé les yeux, Tom était parti. J'ai gardé le journal. Combien de fois l'ai-je lu ? A partir de choses en apparence anodines, y naissaient des réflexions profondes, s'y dessinait un quotidien que l'on avait envie de partager, on y découvrait une richesse intérieure, pleine d'ambiguïtés, pleine de vie, pleine de sens, entre repli sur soi et empathie, entre colère et sérénité. Je me reconnaissais dans les idéaux qui y transparaissaient en filigrane, dans les questionnements et les doutes incessants qui y étaient retranscrits. Après une telle intrusion dans un univers si personnel, j'avais l'étrange sensation que je l'avais toujours connue. Ses mots dansaient dans ma tête, je n'arrêtais pas d'y penser. Plusieurs nuits, j'en ai rêvé, j'imaginais une jeune fille qui écrivait. Cela m'intriguait. Je n'avais plus qu'une idée en tête : la retrouver. - « Tu l'a lu ? » me lança Tom, à qui je montrais le journal. Je lui ai avoué alors que je me sentais obsédé par cette fille.

Je lui ai décrit cette tension en moi qui semblait ne se relâcher que lorsque je pensais à elle, cette sensation que le monde s'habillait d'un nouvel éclat du simple fait de savoir cette personne existait, comme si tout en devenait émotionnellement plus intense. Je lui ai raconté mes rêves. Comment pouvais-je ressentir une attirance physique pour une fille dont j'ignorais l'apparence ? Il a souri, ce qui m'a réellement soulagé, non seulement parce que cela faisait une semaine que son visage ne s'était pas éclairé de la sorte mais surtout à cause de cette appréhension que j'avais quant à sa réaction en mettant ainsi à nu des émotions qui dépassaient mon entendement. Tom m'a dit qu'il allait m'aider « du mieux qu'il pouvait », mais qu'à son avis, je m'emportais. Selon lui, quand quelqu'un jetait son journal, ce n'était pas pour qu'on le lui ramène, et l'amour n'était pas « magique », mais l'irruption de quelque chose qui frappait l'inconscient de sorte que je tentais de rétablir de la logique, du sens, afin de m'assurer de n'être pas fou. Tom est méthodique, carré, il cache ses émotions sous cette coquille intellectuelle, il explique le ressenti des gens comme on résout une équation mathématique. Il devine les intentions, les secrets, les sous-entendus de personnes qu'il connait à peine. Cette lucidité effraie et il est, de ce fait, plutôt solitaire. Contrairement à moi qui vais vers les autres sans barrières dans une confiance presque enfantine, en réponse à mon grand mon besoin de faire coller le monde à mon idéal de bienveillance, Tom s'était construit une sorte de forteresse intérieure que je semblais être le seul à pouvoir franchir sans dommage. Il faut dire que tous les deux, nous sommes un peu semblables dans notre différence : nous sommes « en décalage ». Tout le monde vous assurera que c'est la différence qui fait la richesse du monde, mais combien œuvrent en pratique pour que cela devienne une réalité ? Comme en matière d'écologie, tous s'accordent sur la louabilité de l'objectif mais bien peu font l'effort d'y contribuer en triant les ordures ou en éteignant la lumière derrière eux. La vérité, c'est que la différence, avant d'être une force, provoque d'abord des problèmes. Tom et moi, notre différence, c'est d'être intelligents. « Surdoués », « zèbres », « précoces », « personnes à haut potentiel », les mots ne manquent pas pour stigmatiser, mais bien peu savent réellement quelles réalités cela recouvre. A leur yeux, avoir un QI performant est synonyme de réussite sociale, de facilités, voire d'outrecuidance. Seuls ceux qui connaissent la problématique de l'intérieur savent que cela peut être synonyme d'échec scolaire, de difficultés d'intégration, de souffrances, d'exclusion, et d'un gouffre en terme confiance en soi. Si vous en doutez, essayez donc de dire en société que vous avez un QI supérieur à 130, vous comprendrez, tout comme celui qui prend place dans un fauteuil roulant, qu'être différent sépare plus les hommes que cela ne les rapprochent, que la différence en question soit visible ou non. Les gens ne perçoivent en premier lieu que les divergences et ils aiment coller leurs semblables dans des cases, cela les rassure. Ensuite, ils apprennent à connaître les personnes au-delà des étiquettes qu'ils leurs ont assignées, et se découvrent surpris de ne plus porter attention au handicap, à la couleur de la peau, à la marginalité qui les avaient frappés, à partir du moment où ils prennent le temps de voir ce qu'il y a autour. Tom et moi avons observé plus attentivement les gens de l'immeuble dans le but d'y trouver l'auteure du journal. C'est fou, personne ne prend le temps de connaitre ses voisins. A croire que chacun défend ainsi son territoire par une indifférence sociale ? Nous avons découvert que le voisin du cinquième trompait son épouse avec la baby-sitter de celui du quatrième, que la petite Noémie dont le père était dans les forces pénitentiaires s'échappait chaque nuit par la fenêtre… Et il y avait Alice, comment je ne l'avais-je pas vue avant ? J'ai tout de suite su que c'était elle, malgré les réticences de Tom. C'était comme une évidence. Rapidement j'ai tenté de faire sa connaissance. Cela m'a pris cinq ans pour la conquérir …. Cinq années pour que les mots cessent de se défiler quand je l'abordais, que l'on devienne amis, que je lui dérobe un baiser, que l'on emménage ensemble. Finalement, dix ans jour pour jour après cette pluie torrentielle qui m'a conduit à elle, j'envisageais de lui faire ma demander en

mariage. Jusque-là, je n'avais jamais évoqué avec elle l'histoire du journal. L'occasion idéale ne s'était jamais présentée, ou m'étais-je arrangé pour qu'elle ne se présente pas ? J'avais décidé qu'il était temps. J'avais ressorti le journal. Tom tentait de m'en dissuader. Il regardait fixement la couverture et le dessin qui avait un peu vieilli mais ressemblait toujours autant à une tâche de Rorschach. Il était mon ami depuis toujours, mon confident, et d'un coup j'ai vu dans son regard quelque chose basculer, quelque chose que je n'y avais jamais aperçu. J'ai compris alors, un instant seulement avant qu'il ne les prononce, ce qu'il allait dire et le poids de ces mots que je redoutais alors d'entendre. - « C'est moi qui ai écrit ce journal. Tu n'as pas même pas pu l'imaginer. J'ai accepté il y a longtemps déjà que mes sentiments pour toi n'avaient pas leur place dans notre relation. Alors j'ai pris soin de ce bonheur que tu avais créé. Et là -ajouta–t-il en me désignant la couverture- là, j'avais recopié en calligramme une citation : « l'amour, c'est quand la différence ne sépare plus ».